

mort, ramenant pieusement une âme à Dieu, et donnant un courageux baiser à une morte... J'ai vu tout cela, Renée, et je vois aussi que je ne suis pas digne de vous. Seulement, si vous voulez me donner le temps de vous mériter, je vous promets de ne pas hésiter, de ne jamais faiblir, parce que je deviens homme, à présent que je vous aime !... Un mot seulement, Renée; croyez-vous à ma parole? Sentez-vous que c'est tout mon cœur qui vous parle en ce moment?

— Oui, dit la jeune fille, après une pause, en laissant tomber sa main dans celle d'Albert.

— Oh! dit celui-ci, avec une joie profonde, si vous pouvez lire dans mon cœur, vous m'aimerez peut-être, car vous verrez combien vous y êtes vénérée et chérie. Et, puis-je parler à votre père ce soir, en arrivant?

— Quand vous voudrez, répondit Renée d'une voix inaperçue.

Ensuite, tous deux continuèrent leur route en silence, les yeux baissés, le cœur palpitant.

Lorsqu'il arrivèrent à la Maison-Grise, ils virent la lumière briller aux fenêtres du rez-de-chaussée, car le vicomte, revenu de Niort, se préparait à aller chercher sa fille à la cabane de Sylvaine. Il ne put retenir un geste de surprise en la voyant revenir accompagnée d'Albert. Celui-ci allait s'expliquer; mais Renée, toujours calme et candide, alla embrasser son père et lui raconta la mort de la vieille paysanne, sans passer sous silence l'espionnage d'Albert à travers les fentes du mur et ses bienveillantes offres de service. Ce récit suffit au vicomte de Mareilles, car il savait bien que Renée n'avait jamais menti.

Lorsque la jeune fille eut fini, elle salua et s'empressa de se retirer :

— Ainsi, monsieur, dit le vicomte au jeune Maueroix, vous allez encore être obligé d'accepter notre pauvre hospitalité. Ce sera la seconde nuit assez maussade que vous passerez sous notre toit.

— Monsieur, dit Albert avec émotion, autrefois je croyais que c'était le hasard qui m'y avait conduit; maintenant je dirais que c'est la Providence. En m'amenant ici, elle avait ses vues éternelles; soyez assez généreux, monsieur le vicomte, pour les comprendre et les seconder.

Le vicomte regarda Albert d'un air étonné. Celui-ci, rappelant alors tout son courage, confessa au père de Renée ses aspirations secrètes, ses oscillations, ses craintes; l'attrait mystérieux qui le portait vers la jeune fille, et l'hésitation puérile qui le retenait. Nous craignons bien qu'Albert ne fût fort gauche en avouant ses gaucheries, mais son émotion même était le plus sûr garant de sa candeur; il se montrait trop peu éloquent pour n'être pas sincère. Heureusement le langage du cœur peut se passer des ornements de la rhétorique; il est toujours émuant quand il est vrai.

— Enfin, dit Albert en terminant; voici ce qui s'est passé en moi après la scène de ce soir. Il m'a semblé voir l'une près de l'autre: Olympe Richer avec sa dot et son clinquant, et mademoiselle Renée toute vertueuse et charmante. Voilà ce qui t'éblouit et voici ce que tu dédaignes, me disait avec un reproche amer la voix mystérieuse de mon cœur. La voix était irrésistible; ma faiblesse a été vaincue, et je vous supplie, monsieur, de croire à la fermeté de ma résolution et de m'accepter au nombre de vos enfants.

— Monsieur Albert, dit le vicomte après un moment

de réflexion, je vois combien il y a de franchise et de loyauté dans tout ce que vous me dites; j'apprécie votre généreux désintéressement, mais il ne m'en reste pas moins quelques objections à vous faire. La première, c'est que vous êtes bien jeune.

— Je le sais, monsieur; j'attendrai, répondit Albert doucement. Il est facile de vieillir.

— Sans changer? fit le vicomte avec un sourire.

— Sans changer, répéta Albert résolument.

— Admettons, continua le vicomte. Mais ma seconde objection est plus sérieuse encore. Regardez cette pauvre chambre nue, monsieur Maueroix, les pierres qui coulent de mes vieux murs, les ardoises que le vent emporte de mon toit, tout cela vous dit que ma fille est pauvre, tandis que vous...

— Hélas! monsieur, interrompit Albert, ce qui m'afflige, c'est que je n'ai pas non plus de fortune à offrir à mademoiselle Renée. La vie oisive et élégante que j'ai menée, le luxe insouciant dont j'ai joui, étaient le fruit des bienfaits de mon oncle qui m'accordait sa protection et me promettait sa fortune, mais qui me refusera probablement l'une et l'autre si je ne me marie pas conformément à ses vœux. Je ne puis donc offrir à mademoiselle Renée que mon travail et mon amour, et c'est ce qui me donne du courage; car je crois que pour la mériter, il faut savoir lutter et souffrir.

— Ceci devient très-sérieux, fit observer le vicomte. Je ne pourrais permettre que votre mariage avec ma fille vous brouillât sans retour avec votre parent. Ce n'est pas tant la perte de sa fortune que la perte de son affection qui me semblerait fâcheuse pour vous.

— Hélas! monsieur, dit Albert, voyez à quelle misérable condition votre délicatesse me condamne. Dois-je, parce que mon oncle a rêvé pour moi un mariage riche, me priver des joies d'un mariage heureux? Pensez à la mère de Renée, monsieur le vicomte. Avez-vous cherché en elle l'éclat de la richesse, la splendeur d'une position brillante? Non, vous vouliez une simple et douce chrétienne pour la bien-aimée de votre cœur, pour la mère de vos enfants. Vous avez dit: cette jeune fille est humble et pieuse, chaste et sincère; son âme peut croire et prier, et son cœur sait répondre au mien. C'est assez pour que nous soyons heureux. Et vous avez dit vrai, monsieur de Mareilles, et moi, je vous dis aujourd'hui que de mon mariage dépendent ma force et mon bonheur, et que la belle âme de Renée vaut plus pour moi que tous les trésors de la terre.

Le vicomte, ému malgré lui par les simples paroles du jeune homme, lui serra affectueusement la main.

— Réfléchissez bien mon enfant, lui dit-il. Jusqu'ici la vie a été pour vous douce et facile. Vous n'avez aucune idée des luttes qu'il faudra livrer, des privations qu'il faudra subir quand vous vous trouverez livré à vos propres forces, seul à seul avec la misère. Est-ce que cet enthousiasme passager ne tombera pas quand vous vous trouverez aux prises avec la nécessité écrasante et terrible, de travailler durement, non pour la gloire, non pour la réputation ou la fortune; mais, vous le dirai-je? pour votre pain de chaque jour?

— Soyez sans crainte de ce côté, monsieur le vicomte, répondit Albert d'une voix calme et résolue. La nécessité dont vous parlez serait dure pour des enfants, mais elle ne peut effrayer des hommes. Il y en a qui ont oublié la faim et la misère devant un problème d'algèbre, un chant d'Homère ou une Vierge de Raphaël, parce